



# Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

## Mars 1863



## TABLE DES MATIÈRES

Jovite Lambert est de retour, comme il l'avait promis .....	3
Matières enseignées dans les écoles d'agriculture .....	6
Jean-Baptiste Karakohare, favori pour la course de raquette? .....	11
Le trajet de la course de raquettes .....	15
La course de raquettes (1) .....	18
La course de raquettes (2) .....	22
La course de raquettes (3) .....	26
La course de raquettes (4) .....	29
Le départ des cloches pour Rome? .....	35
La boutique de forge d'Athanase Bergeron .....	37
Le choix des marguilliers .....	41
Admiration pour Siméon Gautron .....	44



## Jovite Lambert est de retour, comme il l'avait promis

Prologue, mercredi 2 mars 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

L'appétit glacial du froid semble tirer à sa fin.

Aujourd'hui, l'astre du jour a joué des gambettes à travers la masse de nuages que le vent a traîné dans son sillage.

Ici et là, au hasard des ouvertures, il a lancé sur la couche de neige glacée des faisceaux de lumière jaune : lucioles rieuses scintillant au ralenti.

frapper et, peu à peu, j'ai vu la lumière des chandelles et du fanal éclairer la petite maison.

Je me suis approché à pas feutrés pour entendre battre, au fur et à mesure que j'avancais, le cœur de la maison. J'ai eu le sentiment que toutes les planches palpitaient et que les carreaux des fenêtres s'écarquillaient de manière à ce que l'étranger que j'étais ne puisse rien manquer du spectacle!

Nul bruit n'est venu assourdir ce moment de grande quiétude. Le jour était encore paisible, à peine sorti du sommeil. Puis, une épaisse fumée s'est élevée de la cheminée et s'est élancée paresseusement dans l'air glacial.

Une question est venue à mon esprit: qui pouvait rendre cette petite maison, d'ordinaire si sombre... si lumineuse? Finalement, le soleil me fit la très grande joie de se lever.

Je ne fus pas le seul à le regarder ainsi s'étirer, car madame Antoinette Lafrance, ses enfants, Pierre, Justine, Louise et Mathilde et leur père, Jovite Lambert, apparurent sur le seuil de la porte.

Enlacés, ils regardèrent le soleil grandir jusqu'à ce qu'il prenne toute sa place dans le ciel de Prologue.

Ébindidon, que je me suis dit! Jovite Lambert est de retour comme il l'avait promis!

Je me suis fait bien petit pour ne pas paraître «écornifleux», mais les chiens m'ont trahi. À ma vue, monsieur Lambert a souri et m'a fait signe de venir les rejoindre.

Madame Antoinette nous a préparé un délicieux déjeuner et Jovite m'a fait la promesse de tout me raconter de son périple américain. Pour l'instant, ses petits ne lui en laissent pas l'occasion.

Inutile de vous dire qu'ils étaient pendus à ses hordes et ne cessaient de l'entourer et de l'embrasser. Seules les jumelles gardaient leur distance.

Cela est bien normal. Leur père est parti lorsqu'elles avaient à peine deux ans! C'est le cousin crampeur de poêle qui a pris, pour elles, la place du père. Je suis certain que Jovite saura reprendre le temps perdu et se faire aimer de ces dernières.

Rien d'autre ne pouvait arriver de plus satisfaisant dans ma journée... sauf, peut-être....!

Suivant mon idée, je me suis dirigé du côté de la famille de Paulin Larose.

Sachant comme Paulin voue une grande admiration pour son oncle Jovite, j'imaginais combien la nouvelle de son retour le rendrait heureux.

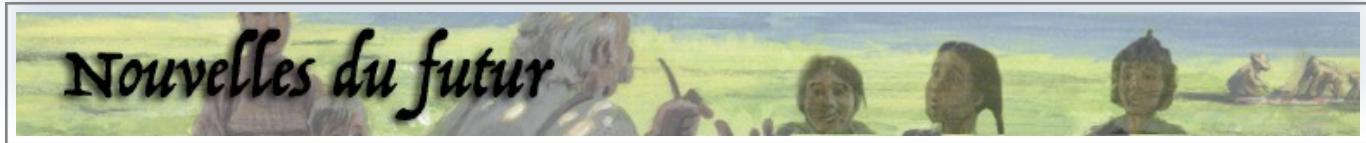
Pour Paulin, son oncle Jovite est le plus grand voyageur et explorateur de tous les temps. Malgré son absence de la seigneurie depuis plusieurs années, Paulin n'a jamais cessé de l'aimer et de l'espérer.

Malgré les critiques des villageois qui disaient que Jovite n'était rien d'autre qu'«un sans cœur» pour avoir laissé ainsi sa femme et ses enfants sans nouvelles depuis deux ans, Paulin m'assurait, au contraire, de son retour prochain!

Qui sait! C'est peut-être la foi de ce petit bonhomme qui a ramené le grand voyageur à bon port.

Me voilà de retour! Ouf! Peut-être que ces choses-là ont bien changé dans le futur, je ne saurais dire, car c'est un propos que nos correspondants abordent très peu ou pas du tout. Pourtant, la santé est une valeur sûre qu'il faut entretenir!

Finalement! Comme vous l'avez sans doute compris, la course de raquettes a été remise... il paraît que certains coureurs, originaires de Montréal, ne pouvaient être présents pour la date prévue.



Jane-Édith Caldwell a reçu une charmante lettre de sa correspondante, mademoiselle Mélissa.

Il y est question de pêche sur la glace et de barbe à papa.

Savez-vous que les gens du futur ont une tradition bien curieuse, se rattachant à cette sorte de pêche?

Lisez donc ceci:

« [...] Hier je suis allée me promener sur la glace avec ma famille . On a glissé et à chaque dimanche dans l'après-midi à côté de la glace il y a des personnes qui donnent de la barbe à papa . Est-ce que tu connais ça de la barbe à papa? Aussi on va aller pêcher, mais c'est pas sûr .

Moi j'adore aller pêcher, c'est amusant, et nous dans notre famille on a une tradition. Notre tradition c'est que le premier qui pêche un poisson est obligé de lui donner un bec. Et l'année passée c'est mon père qui a pêché le premier poisson, et il a tellement trouvé que c'était mauvais qu'il a recraché dans le petit trou d'eau.»

Moi et Jane-Édith avons bien ri. Imaginez! embrasser un poisson....Eurk! Ce doit être désagréable. Mademoiselle Caldwell a beaucoup aimé cette idée. Voyez ce qu'elle a répondu à Mélissa:

«Je trouve que ton idée d'embrasser un poisson est très drôle. On devrait peut-être faire ça le jour de la débâcle. Celui qui n'a pas parié sur la bonne date doit embrasser un poisson ou une grenouille... Qu'en penses-tu? Tu me diras qui a embrassé le premier poisson pêché cette année dans ta famille. J'espère que ce ne sera pas toi!»

Diantre! Moi aussi j'ai trouvé l'idée bien bonne... il me reste à la faire accepter de tous les parieurs. Je vous en reparlerai!

Pour ce qui est de la barbe à papa... Hé oui! Vous avez bien lu... de la barbe à papa. Mademoiselle Caldwell et moi avons d'abord cru qu'il s'agissait d'une blague. Jane-Édith a fait ce qu'il fallait faire. Elle a questionné sa correspondante:

«Je ne connais pas la barbe à papa. Que fait le papa lorsqu'on lui donne de la barbe? De la barbe de qui s'agit-il?»

Elle m'a promis de me faire connaître la réponse de mademoiselle Mélissa dès la réception de la prochaine lettre. Encore là, je promets de vous en faire part.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Matières enseignées dans les écoles d'agriculture

Prologue, vendredi 4 mars 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Hier, le ciel a été illuminé une grande partie de la journée. Aujourd'hui, il a pâli. Des nuages égarés se sont transformés en une mince couche de ouate diffusant une lumière diaphane. La douce chaleur que le sol avait accumulé s'est trouvée emprisonnée entre terre et ciel. Le thermomètre n'a pas bronché de ses 34 degrés Fahrenheit.

seigneurie.

Charles avait également convié à cette rencontre, l'un de ses amis, monsieur l'inspecteur Delage. Bien sûr, nous avons parlé des écoles localisées sur le territoire du comté de Saint-Hyacinthe.

Au gré de nos conversations j'ai appris que la ville même de Saint-Hyacinthe compte trois institutions sous contrôle soient, l'académie Girouard, l'académie Prince et le couvent ou l'académie des filles.

Elle compte également un superbe collège classique accueillant plus de 250 élèves et une école élémentaire indépendante d'environ 20 élèves.

Toutes ces écoles seraient, selon les dires de monsieur l'inspecteur, très bien menées.

Puis nous avons abordé le sujet des écoles d'agriculture et des matières qui y étaient enseignées.

Voici donc ces informations que je me fais un devoir de vous retranscrire fidèlement:

— A: Les matières enseignées en agriculture sont:

- 1) L'agriculture proprement dite comprenant la culture des céréales, c'est-à-dire du blé, du seigle, de l'avoine, du sarrasin, du millet et du blé d'inde.
- 2) La culture des légumineuses comme les pois, les haricots, les lentilles, les vesces.
- 3) La culture des plantes fourragères à racines alimentaires comme les pommes de terre, betteraves, carottes, navets, topinambours, panais; la conservation des racines.
- 4) La culture des fourrages herbacés en prairies artificielles et naturelles; des pâturages permanents et temporaires.
- 5) La culture des plantes industrielles comme le lin, le chanvre et le tabac.

— B: La culture jardinière et potagère:

- 1) La formation du potager et des couches chaudes; culture du radis, du chou-fleur, du persil, de l'oseille, des laitues, du céleri, du cresson, de l'oignon, de l'ail, du poireau, du melon, du concombre, de la citrouille, des tomates, de l'asperge, etc.
- 2) La culture et la taille des arbres fruitiers tels, pommier, poirier, cerisier, prunier, gadelier, groseillier; culture du framboisier et du fraisier, etc.
- 3) La culture de la vigne.

Y est également enseigné, l'économie rurale, des notions sur les défrichements, la grammaire française et l'arithmétique agricole et finalement, le droit rural.

Dans ce dernier cas, le professeur est chargé d'enseigner aux élèves la loi municipale et les différentes lois qui ont trait à l'agriculture.

Monsieur l'inspecteur a ajouté avec conviction que la connaissance de ces lois était indispensable à la campagne où chaque jour, pour ainsi dire, se soulèvent des questions touchant les relations de citoyen à citoyen et les contestations résultant du voisinage.

Les élèves ont aussi des explications sur les contrats les plus usités parmi les cultivateurs, telles que la vente, le louage et la donation.

Bon, je poursuivrai cela une autre fois. Je ne veux pas vous endormir.



Hilaire Borduas m'a fait lire la lettre de deux de ses correspondants; mademoiselle Dominique et monsieur Philippe.

À vrai dire ce fut un beau moment de lecture.

Il y était question de météorologie. Il paraît que Josuas Simard serait un peu comme un météorologue du passé.

Voyez la réponse de mon bon ami Hilaire à ces jeunes correspondants:

— «Pour sûr, le métier doit être quelque peu différent à votre époque. Les outils de travail ne doivent pas être les mêmes. [...] J'ai également parlé de tout cela à monsieur Lebeau. La question l'a intéressé. Il a fait des recherches dans ses encyclopédies et est venu discuter de tout cela avec moi.

— Il paraît qu'en 1802, un certain Jean-Baptiste de Lamarck a réalisé la première classification des nuages. La deuxième classification a été faite aussi en 1802 par monsieur Luke Howard.

— Puis, en 1836, Gustave Gaspard Coriolis, un mathématicien français a élaboré un théorème qui intervient dans l'étude des courants aériens : c'est le théorème de Coriolis.

— Finalement, en 1842, Karl Kreil a fait la mise en place d'un télégraphe électrique pour transmettre les observations à temps et pour élaborer des prévisions.

— Chers correspondants, j'ignore cependant si vous connaissez ces gens, ces précurseurs comme dit si bien, monsieur Lebeau.

— Je me suis toujours demandé quel était l'intérêt du temps qu'il fait. Pas vous?

— Bougre! C'est la nouvelle par excellence. Par chez nous, elle alimente la plupart des conversations. J'sais pas si c'est pareil pour vous, dans le futur.

— À mon époque, les phénomènes climatiques sont encore reliés à la sphère du religieux, comme dit si bien M'sieur Lebeau.

— J'ai entendu mes grands-parents se quereller autour de l'orage qu'ils voyaient comme étant une bataille entre les bons anges et les mauvais anges.

— Je me souviens aussi que ma mère me montrait les monstres dans les nuages.

- Le vieux bonhomme Josuas a appris à chercher des signes dans le ciel avec sa mère.
- Pis, dans le temps de mes ancêtres, les médecins prétendaient que la transmission des épidémies se faisait par infection de l'air, de l'eau et de la terre.
- Pfft! Pas étonnant que ce soit développer une anxiété par rapport aux vents et aux courants d'air!
- J'cré ben que les médecins d'aujourd'hui disent encore la même chose... la preuve, le choléra.
- Mon vieil ami Aldège disait qu'il y a de la beauté dans le temps qu'il fait.
- Combien de fois, il m'a parlé de la beauté des tempêtes en mer. Pour lui, l'horrible devenait sublime (la montagne, la mer déchaînée). Il associait le printemps au paradis terrestre et l'automne, à l'abondance avec la chasse et les récoltes.
- J'cré ben qu'il n'aimait pas autant l'hiver et l'été que ces autres saisons.
- Pour lui, les saisons c'étaient le cycle de la vie avec ses hauts et ses bas, sa chaleur et son froid intense, l'explosion de couleurs, la renaissance à la vie.
- Plus encore, mes amis Jérôme Lagibotière et Jos Testament accordent une valeur morale aux extrêmes du temps.
- Je vous explique: l'hiver et le froid fournissent l'occasion d'une victoire sur soi-même; y résister est une marque d'endurance qui peut même s'inscrire dans sa chair (les engelures).
- Mes deux amis associent les rrigueurs du climat et les qualités humaines : un homme résistant au froid ne peut être qu'un homme résolu.
- Et pis, il y a les vieux de Prologue disent que les saisons sont détraquées. Pour eux, il n'y a plus de saisons!
- Ils se rappellent leur enfance, époque où les saisons n'étaient pas encore usées par le trop peu d'expérience qu'ils en avaient.
- Heureusement, nous n'avons pas perdu notre façon de traverser l'hiver en société. Nos veillées sont bien aussi amusantes que celles des «hivers d'antan.
- Le docteur Harris et monsieur Lebeau ont constaté, à travers la littérature de voyage, une évolution des représentations du froid, mais aussi du chaud, du sec, de l'humide.
- Grâce à ces livres extraordinaires, tout un chacun peut éprouver les sensations de l'extrême météorologique par procuration.

— Pour sûr, connaître le temps qu'il fait et qu'il fera est très important à la campagne. Pour nous, la température est d'une importance capitale, car elle régit les travaux agricoles dont dépend la survie de tout un chacun.

— Ici, à Prologue, nous avons Josuas, mais, nous avons aussi des girouettes. Ainsi, l'usage d'interroger les vents porteurs de pluie ou de beau temps se perpétuent.

Les connaissances de Josuas sont basées sur l'observation constante des phénomènes de la nature.

— Il connaît plusieurs dictons parfois savoureux et presque toujours fondés. Ces derniers varient. Il dit, par exemple: «Vent du nordet, mets ton capot; vent du surrouêt, les pieds dans l'eau.»

— À Prologue, il y a bien quelques maisons et bâtiments de ferme qui ont des girouettes.

— De tout temps, les forgerons-ferblantiers comme notre Athanase Bergeron fabriquent des girouettes, coqs, chevaux, vaches, castors, etc., pour orner les granges, les clôtures, etc.

— Héhé! À ce sujet, je vous confie que le seigneur Prologue a fait une commande spéciale. Il a demandé qu'on lui fabrique une girouette représentant un dragon.

— Imaginez! Il va y en avoir des jaloux.

— Ici à Prologue, je dirais qu'il y a quatre grandes classifications de ces «jouets d'Éole». La première, facile d'exécution et à la portée de tous, est la silhouette découpée dans une feuille de tôle de cuivre ou de fer blanc; c'est la plus répandue et aussi la plus charmante.

— La deuxième formée en relief, plus sophistiquée, est l'œuvre de ferblantiers. C'est à ces derniers qu'est confiée l'exécution des coqs de clocher.

— La troisième est la girouette de bois «gossée» par les hommes de la maison pour chasser l'ennui des longues soirées d'hiver, tout comme les jouets d'enfants, les moules à sucre et autres objets utilitaires, sculptés selon le talent et l'imagination.

— Henry-Firmin McLean est le meilleur des «gosseux» de bois que je connaisse.»

Ma foi, voilà une bien belle réponse. J'espère que les correspondants d'Hilaire seront contents.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Jean-Baptiste Karakohare, favori pour la course de raquette?

Prologue, dimanche 6 mars 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Un soleil ardent accompagné d'un froid léger nous offrent un ravissant spectacle. Un ciel bleu et pur tient compagnie au sol d'une blancheur immaculée, transformant l'air que nous respirons en une liqueur enivrante. Le thermomètre est sur la ligne de 28 degrés Fahrenheit.

Aujourd'hui, j'ai grande abondance d'affections et de choses à dire, car le bonheur de la matinée me pénètre et me réchauffe. L'hiver, à Prologue, est principalement la saison des grands dérangements, des grands vents. D'où qu'ils viennent, ils soufflent fort, très fort.

Bon an mal an, il neige aussi beaucoup. Pour sûr, lorsque la neige tombe, il fait un temps plus doux. Les gens de par ici disent alors que le froid tombe.

Fichtre! Non, l'hiver, à Prologue, n'est pas encore fini. Nous avons eu de nombreuses bordées de neige, mais, rien qui rivalise avec la tempête de l'année dernière. Il était alors tombé jusqu'à six pieds de neige.

À certains endroits, le vent avait tellement poussé la neige qu'elle s'était amoncelée pour former des bancs de neige de 12 à 15 pieds de hauteur.

Diantre! J'admets qu'il peut vous sembler difficile de porter foi à mes propos, mais, imaginez plutôt l'air des habitants de Prologue qui, un beau matin, se sont levés pour constater qu'il y avait de la neige parfois jusqu'à la toiture de leur maison.

L'embourbement était tel que plusieurs habitants avaient dû pratiquer des tunnels à partir de leur maison jusqu'à leur grange pour aller soulager les vaches et vaquer à l'entretien des autres animaux.

Je vous invite à aller lire ma chronique qui relate ces faits. Vous la trouverez dans la bibliothèque de Prologue.

Lorsqu'il tombe peu de neige, les gens d'ici disent qu'il «neigeotte». Dans le cas contraire, on parle de bordée de neige.

Mais, en voilà assez, je ne voulais pas vous parler de température, mais plutôt de la course de raquettes.

Samedi dernier le temps était au rendez-vous! Jamais plus beau ciel ne nous avait fait l'honneur de passer la journée avec nous.

La terre était blanche de neige, mais il ne faisait pas froid. Les habitants, assemblés devant le parvis de l'église, causaient de la température et de la course.

Rien à dire là-dessus sauf que j'ai entendu pour la millième fois la sempiternelle illusion des habitants qui croient l'hiver terminé dès la venue d'un «redoux».

Rien de plus, non plus, que ces hommes qui murmurent le nom de leurs préférés et qui chuchotent leurs mises au «sacripant» de Léon Simard.

Maintenant, la course de raquettes.

Cette année nous avons eu droit à une nouveauté. Les habitants des seigneuries de la Vadrouille, de la seigneurie de la Gâtine et de la Chamaille ont envoyé des coureurs. À ce groupe s'est ajouté les quelques huit membres du Club de raquettes de Montréal et, surprise, plusieurs Indiens de la mission sulpicienne de Kanesatake.

Encore plus surprenant, était à leur tête, mademoiselle Elisabeth Harris. C'est lors de son passage à la Rivière Rouge, que la sœur du docteur a rencontré le guide, Jean-Baptiste Karakohare, un Iroquois originaire de la mission indienne du lac des Deux-Montagnes (Kanesatake).

J'ai vu, pour la première fois, cet homme, lors du retour à Prologue, de mademoiselle Harris.

Je me souviens que ce dernier avait pour compagne une Française, fille d'un pauvre journalier de Rigaud qui l'avait donné dès son enfance à un Iroquois; ce dernier l'avait élevée comme sa propre fille. Elle s'appelle, Thérèse Kanatioha.

Le guide est un garçon de haute stature, mesurant plus de six pieds. Hé! Hé! Heureusement, il a cessé de grandir!

Selon Élisabeth, il est un superbe marcheur à la raquette et un excellent tireur. Sa compagne est petite, mais capable, paraît-il, de porter sur son dos des charges presque aussi lourdes que son compagnon.

Tous deux sont plutôt nomades, contrairement à ceux de leur nation qui cultivent du maïs et habitent une maison dans le village iroquois de la mission du lac des Deux-Montagnes.

C'est grâce à ces derniers que demoiselle Elizabeth a appris à survivre dans le territoire parfois hostile de la colonie de la Rivière Rouge.

Tous, à Prologue connaissent le dédain que manifestait Elizabeth lorsqu'il s'agissait d'utiliser un fusil. Imaginez, non seulement elle a appris à utiliser cette arme, mais elle le fait avec une grande adresse.

Elle m'a raconté qu'elle s'en était servie plus d'une fois pour se protéger des bêtes sauvages et pour tirer sa subsistance d'une nature parfois menaçante, car son travail l'amenait souvent à s'éloigner des routes de plusieurs lieues.

Ainsi, elle a traversé lacs et rivières en canot, marché le long des sentiers avec des charges sur le dos.

À l'occasion, il lui est même arrivé d'échouer son embarcation. C'est à cette époque, paraît-il, que Jean-Baptiste a donné à mademoiselle Élisabeth un nom indien.

Et oui! Mademoiselle Harris porte fièrement ce nom: «Keriotanakore» qui signifie, en langue iroquoise: «être capable pour les bêtes fauves (Kario), être habile chasseur».

Quelle femme, mes amis, quelle femme! Hum!

Mais là n'est pas le sujet de cette chronique. Revenons-en à la course.

Inutile de vous dire l'air béat des habitants et des autres coureurs à la vue de ce géant de la nature. J'ai même vu certains parieurs s'attrouper autour de Léon Simard.

M'est d'avis que certains d'entre eux ont changé leur mise à la dernière minute.

À suivre.



Chloé Lavoie m'a fait lire la lettre de l'une de ses correspondantes: une certaine demoiselle Joëlle.

À la lecture de cette lettre, je me suis fait la réflexion qu'il était curieux de lire des explications détaillées sur des phénomènes tout à fait connus de nous.

Par exemple, mademoiselle Joëlle décrit une patinoire en ces termes:

— «Une patinoire est un endroit où il fait froid et en plein milieu une surface très épaisse de glace y est installée.»

Diantre! nous savons ce que c'est que la glace. Les enfants patinent sur la Serpentine durant l'hiver. Il est bien vrai qu'ils sont rares ceux et celles qui ont des patins, mais, quelqu'un trouve toujours le

moyen de déblayer une petite surface de la rivière glacée pour les patineurs. Par contre le détail de l'équipement des patineurs du futur est assez étonnant. Voyez ce que nous en dit m'zelle Joëlle:

— «L'équipement n'est pas très compliqué. Il faut des collants très épais, un casque de préférence, des patins : une bottine où on a vissé une lame qu'on aiguise pour glisser sur la glace. Il faut aussi une jupe pour les filles et des pantalons noirs pour les garçons. La jupe peut être de n'importe quelle couleur. Nous devons avoir des gants ou des mitaines, mais pendant les spectacles nous n'en mettons pas».

M'est d'avis que ces jeunes gens ne patinent pas du tout pour les mêmes motifs que nous à savoir, le plaisir de la glisse.

Non! Les jeunes du futur font des spectacles sur glace. Ces spectacles me semblent assez particuliers. Je vous laisse juger de tout cela:

— «Pour les spectacles, il y a différents thèmes comme : les tropiques, le western et l'ancien temps. Cependant nos costumes doivent aller avec le thème choisi par la direction. Les spectacles ont beaucoup de couleurs. Chaque année on choisit une personne dans le patinage artistique pour faire le spectacle avec nous. Cela (le spectacle) dure environ une heure. Les parents sont présents. Ils peuvent nous acheter des fleurs (...)».

Ma foi! Voilà un bien curieux spectacle. Sacrebleu! comment se fait-il qu'il y ait des fleurs en hiver... à moins, bien sûr, qu'il s'agisse de fleurs artificielles. Ça aussi, nous connaissons!

M'zelle Chloé semble grandement apprécié ces jeux d'un autre monde. Elle m'a confié son enthousiasme et le plaisir qu'elle a de correspondre avec sa jeune amie Joëlle. Voyez comment elle lui a fait part de son enchantement:

— «Quelle joie de lire ta lettre. Je me suis installée près du poêle à bois et j'ai lu ta lettre deux fois. Tu as vraiment beaucoup de talent en composition! Par contre, j'ai trouvé un peu étonnant que tu aies copié ton texte à quatre reprises; tu en as mis du temps! Comme j'ai lu ta lettre deux fois, cela veut donc dire que j'ai lu le texte à huit reprises... je le connais presque par cœur !!!»

— Me semble, que les ordinateurs du futur font parfois des erreurs bien étranges. À moins que certains ordinateurs ne bégaient.

J'avoue que la formulation de cette possibilité a bien fait rire mademoiselle Chloé.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Le trajet de la course de raquettes

Prologue, mardi 8 mars 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Que le ciel est bon avec nous. Le soleil ne cesse de nous gratifier de ses caresses et le vent léger qui transporte les odeurs du printemps embaume nos dernières tristesses d'hiver. Entre le jour et la nuit, le thermomètre passe de 33 à 27. Que demander de plus ?

Heureusement, la neige et le vent sont pareils à deux enfants sages. Nous n'avons crainte de voir s'élever le vent qui «comme le simoun pour les sables du désert» ferait disparaître toute trace de chemin. Mieux encore, Joseph Simard a prévu une journée sans poudrerie.

Ma foi, je dirais que c'est une journée où le ciel pur et le soleil éblouissant réjouissent la vue et invitent à respirer l'air à pleins poumons!

Cette année, le tracé de la course traverse deux territoires: celui de la seigneurie Prologue et celui de la seigneurie de la Chamaille. D'ailleurs, les deux «seigneuries» du territoire voisin ont accepté que les coureurs s'aventurent sur leurs terres. Elles doivent donner le départ de la course, de concert avec le seigneur Prologue.

Dans un premier temps, il est prévu que les coureurs empruntent le couloir du chemin du bord de l'eau. Ils doivent passer le petit pont qui mène à la terre de l'Irlandais, Sean McLean.

Puis, le trajet bifurque près de l'une des branches du ruisseau qui se jette dans l'étang «Des chats noyés». C'est à cette hauteur que les coureurs doivent emprunter le chemin du Molosse qui les mènera jusqu'aux confins de la seigneurie de la Chamaille.

Parvenus aux bornes qui délimitent la seigneurie de la Chamaille et la seigneurie voisine dite de la «Trinette», ils doivent passer devant le «mont Bleu» et remonter vers le Nord en suivant le chemin de la côte «du Brûlis» jusqu'aux abords de la troisième côte dite, Saint-Jean.

Ensuite, le tracé emprunte le chemin de ladite côte et revient en direction de la seigneurie Prologue.

Malheureusement, à mi-chemin, le chemin rétrécit tellement qu'il n'est plus qu'un mince filet, un petit sentier qui traverse à cet endroit, une épaisse forêt.

Ce sentier est appelé «chemin du petit castor», car il est l'une des voies d'entrée utilisée, jadis, par de nombreux chasseurs indiens lorsqu'ils venaient rencontrer les commis du seigneur Nicolas-Antoine Prologue afin de vendre leurs pelleteries.

Une fois cet obstacle franchi, les coureurs émergeront dans le chemin de la côte des Ecossais.

Les fiers habitants de cette côte ont d'ailleurs délégué plusieurs coureurs. Il s'agit entre autres de James McTavish dit «Tarapatapom», le fermier du docteur Harris.

Il paraît que toute la famille du jeune homme se promet de l'encourager fortement et de lui tenir compagnie jusqu'à la maison du docteur Harris.

À cet endroit, le docteur Harris et sa sœur Elisabeth sont chargés de veiller au bien-être de ceux et celles qui en auront besoin.

Les coureurs prendront ensuite la direction de la seigneurie de la Gâtine. Puis, ils tourneront plein sud en direction de la rivière «La Serpentine». Si le vent se lève, ils seront alors protégés par les congères qui se sont formées du côté du marécage du Chaudron et qui, pour l'avoir vu, forment une véritable muraille.

Parvenus aux balises installées près de la maison du vieux «ramancheur», ils entreprendront la dernière partie de la course.

Le tout doit se terminer devant le parvis de l'église, là où une foule nombreuse, je n'en doute pas, couronnera le vainqueur avec grand enthousiasme!

Messieurs Jérôme Lagibotière et Jos Testament sont chargés, avec leur équipage de chiens et leurs traîneaux, de couvrir toute la course afin de venir en aide aux coureurs, le cas échéant.

Jos Testament ouvrira la course, alors que Jérôme Lagibotière fermera la marche.

Ainsi, comme les coureurs ont une longue distance à parcourir, on pense éviter que les plus inexpérimentés ne se perdent ou souffrent du froid ou bien encore tombent de fatigue.

Alors voilà, tout est en place pour le départ. Les coureurs sont entassés les uns près des autres et, le seigneur Prologue et les seigneurisses de la Chamaille se préparent à couper le ruban...

À suivre.



Sacrebleu! Je me demande si les jeunes du futur pensent qu'ils ont inventé la roue!

Je me questionne à la suite d'une conversation avec le marchand général, Eustache Lavoie.

Il est très attaché aux jeunes qui correspondent avec lui. Il croit normal que ces jeunes d'un autre siècle aient de la difficulté à imaginer notre monde.

Pour eux, c'est le passé et peut-être, en entendent-ils parler pour la première fois de leur vie. Cela leur est d'autant plus difficile qu'ils sont souvent d'origine étrangère.

— Prenez par exemple messieurs Kejinsan, Momtchil et Zakari: l'un est d'origine bulgare, l'autre marocaine et le troisième est né à Montréal.

Monsieur Lavoie trouve très enrichissant de correspondre avec eux parce qu'il apprend non seulement le futur, mais aussi des cultures différentes de la nôtre.

— Pas étonnant, dit-il, que ces jeunes posent des questions qui sortent de l'ordinaire.

— Prenez par exemple, ils s'interrogent sur certains mots que j'utilise fréquemment dans mes textes:

— [...] « Que veulent dire les mots "patriarche" et "bénédicte"? Votre peuple est très bizarre. Vous dites toutes sortes de mots comme « bout-de-ciage », "Vinguienne" [...] "bonguienne". Bizarre!!!»

Le marchand se fait une joie d'expliquer notre monde, notre vocabulaire. Voyez sa réponse:

— « [...] Pour ce qui est de vinguienne, bout-de-ciage, bonguienne, ventre-St-Gris, et autres expressions que j'utilise à l'occasion, ce sont tout simplement des jurons, des mots que nos ancêtres venus de France utilisaient pour exprimer leur surprise, leur déception, leur colère... Et nous les utilisons toujours... »

— Certains utilisent plutôt des mots liés à la religion, mais il s'agit là de blasphèmes, et ma religion catholique m'interdit de les utiliser. Mais j'ai le caractère bouillant et j'ai besoin de ces mots spéciaux pour m'exprimer.»

Dans cette même lettre, monsieur Zakari demande si dans notre temps nous avons «des livres, des bandes dessinées, des contes, des récits, etc.»?

— Pfft! Avouez que cette question est curieuse. Après tout, nous ne sommes pas tous des analphabètes et l'écriture, l'imprimerie, l'édition existent depuis belle lurette.

— Fort heureusement, notre capitaine de goélette est une bonne nature et il ne se sent pas froissé par ce genre de questions. Voyez sa réponse:

— « [...] Naturellement nous avons des milliers de contes et d'histoires de toutes sortes pour occuper nos belles soirées.»

M'est d'avis que nos correspondants ont beaucoup à apprendre sur leur passé.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La course de raquettes (1)

Prologue, jeudi 10 mars 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Le froid est revenu. Mais, il est plutôt timide. Heureusement, le thermomètre indique 28 degré Fahrenheit. Bientôt les beaux jours reviendront et alors, prendra fin la sempiternelle plainte contre le fardeau écrasant de l'hiver. Ouais! Les lamentations des uns et des autres achèvent.

Maintenant, voici la transcription de la course de raquettes.

Alors voilà, tout est en place pour le départ. Les coureurs sont entassés les uns près des autres et, le seigneur Prologue et les seigneuresses de la Chamaille se préparent à couper le ruban.

Jos Testament a mis son traîneau en branle dès que le ruban est tombé; signal du départ. Les coureurs se sont élancés sur la route avec vigueur et enthousiasme.

Ovide Polansky a rapidement pris les devants suivi de très près, par Jean-Baptiste Karakohare et sa femme, Thérèse Kanatioha.

En deuxième ligne il y a James McTavish dit «Tarapatapom», Hilaire Borduas, Paulin Larose et son chien, Poildru; mon frère Désiré et le joueur de tours, Marc Borduas.

J'espère bien que ce dernier se tiendra tranquille et qu'il ne nous jouera pas un tour dévastateur dont lui seul a le secret.

Accrochés dans leurs ombres, courent Charles et Paul Lécrevisse et Trimpe Labime. Ces derniers sont des habitants de la seigneurie de la Vadrouille. Avec eux, j'ai compté au moins trois hommes soient, Baptiste Laterreur, René Dutremble et Laurent Beaudry.

Ils sont tous de la seigneurie de La Chamaille. Baptiste a très mauvaise réputation. On le dit bagarreur et tricheur.

En troisième ligne, marche avec énergie et détermination, Clothilde Marchand. Elle est habillée comme un homme et pourrait facilement passer pour tel si ce n'était de ses longs cheveux qui lui tombent sur les épaules.

Dans ce groupe, il y a encore la p'tite Edith Desrosiers qui ne semble pas vouloir donner sa place. J'ai observé qu'elle a son lance-pierre attaché à sa ceinture.

Je me demande bien ce qu'elle entend en faire. M'est d'avis que cette course nous réserve des surprises.

Curieusement, les huit membres du Club de raquetteurs de Montréal se tiennent derrière Clothilde et mademoiselle la Fronde.

Je ne sais de quelle stratégie il s'agit, mais, ce comportement est curieux, car, il est évident que ces hommes sont beaucoup plus rapides qu'ils ne le démontrent en ce début de course.

Derrière, je vois Ti-Gus, un jeune écervelé et fils de Léon Simard.

Etienne, son cousin et soupirant de Vitaline Lavoie, à ce que l'on m'a dit, se tient à sa hauteur.

J'ai tout de suite remarqué que Ti-Gus manifestait de l'agressivité envers son cousin.

Déjà, Ti-Gus a trouvé le moyen de montrer sa méchanceté et il est responsable d'une chute qui a cloué au sol Étienne pendant plusieurs minutes.

Diantre! J'espère bien que ce geste, vu par des dizaines de spectateurs, sera puni comme il se doit. M'est d'avis que ces deux-là mènent une course différente de celle des autres concurrents.... si vous voyez ce que je veux dire!

En quatrième ligne, il y a oh! surprise, Marie-Louise Beaulieu. Je ne vous parlerai pas de son accoutrement, non plus des curieuses raquettes que son inventeur de mari lui a rafistolées pour les rendre plus efficaces. Je crois bien que vous auriez peine à me croire. Toujours est-il que la dame semble légère et très habile.

À ses côtés il y a le frère de la boulangère, Sébastien Hamelin et, un jeune ouvrier agricole du seigneur Prologue à savoir, Vincent Beaudoin, originaire de Mont-Rouge.

Je ne sais si Sébastien Hamelin terminera la course, car il ne cesse d'envoyer la main aux belles demoiselles installées le long du parcours.

La rumeur veut qu'il soit un bon coureur... de jupons... s'entend! Il sait y faire avec les filles, ce joli cœur!

Hé oui! Les gens sont bruyants et sont amassés tout du long du chemin du bord de l'eau. Ce chapelet humain s'égrène jusqu'au chemin du Molosse, à l'entrée de la seigneurie de La Chamaille.

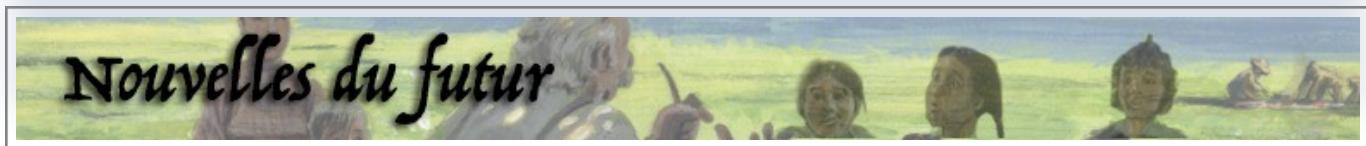
Ainsi, au passage de chacun des raquetteurs, les gens crient, chantent, sautent, lancent des balles de neige, hurlent et font du tapage, pis encore, que ce que l'on a entendu lors de la dernière partie de hockey.

Lorsque nous avons perdu de vue le dernier coureur, Jérôme Lagibotière s'est élancé, tiré par ses chiens, à la poursuite de l'équipée.

Puis, les gens se sont assemblés devant le parvis de l'église. Il s'est écoulé une bonne heure avant que monsieur le curé Chandonnay ne décide d'ouvrir les portes du lieu de culte.

Tout a été prévu, car le bedeau avait déjà rempli le poêle avec de bonnes bûches et, chacun a pu se réchauffer les mains et les pieds et, jaser.

D'autres sont allés attendre à l'auberge de madame Chiasson où de nombreux jeux de cartes furent mis à leur disposition. D'autres sont allés au magasin général.



Pauvre Chloé! Je crains que ses correspondants ne fassent pas la différence entre la sorcellerie et le commerce de simples et d'herbes médicinales.

Je lui ai raconté une petite histoire de ventriloque pour la faire rire, car elle m'a semblé très triste, au bord des larmes, devrais-je dire. Cela se passa, il y a de cela plusieurs années. Je n'étais alors qu'un enfant et j'étais en visite chez mon ami Magloire. Nous avions tous les deux les pieds dans l'eau à prendre un peu de fraîcheur.

Un étranger est arrivé. Il semblait curieux. Il y avait plusieurs hommes et quelques femmes au moulin.

Perrette, l'épouse du bonhomme Simard, était là avec son âne (un dénommé Marquis) et son plus gros cochon. Il paraît qu'en ces temps-là, elle se promenait souvent avec Marquis et monsieur le Comte (c'était le nom du cochon).

Certains appellent ces manières de faire...une fantaisie, d'autres, de la bêtise et d'autres, de la folie... c'est selon!

Toujours est-il que l'étranger s'adresse à elle en ces termes :

- Combien votre cochon, bonne femme?
- Mon bon monsieur, c'est cent francs, tout au plus juste.
- C'est trop de deux tiers, j'en donne dix écus!
- Je ne puis en rabattre un sou.

— Chanson que tout cela; je parie que votre cochon est plus raisonnable que vous et qu'il me dira qu'il ne vaut pas cent francs, si je lui demande.

— Tiens, est-il bon enfant ce monsieur de vouloir que mon cochon parle.

— Quoique je ne soyons qu'une paysanne, je savons bien que «gnia» (il n'y a) que les perroquets, les pies et les «marles» qui parlent!

— On voit que vous n'avez jamais été à «SACROGORGON»!

— Qu'est-ce que c'est que ce village-là?

— C'est un endroit où toutes les bêtes parlent, et le grand-père de ce cochon en est sorti. Tu vas voir. Dis-moi, l'ami cochon, ta maîtresse n'a pas de conscience; tu ne vaux pas cent francs, n'est-ce pas?

— Non, sans doute, répond une voix caverneuse qui semblait sortir de la bouche de l'animal : je suis ladre et ma maîtresse est une coquine qui veut vous voler votre argent; depuis trois mois qu'elle cherche à me vendre, elle n'a pas encore trouvé un marchand.

À ces mots, nous nous sommes tous attroupés autour de la bonne femme. Certains habitants ont pris la femme pour une sorcière et le cochon pour le diable. Finalement, le cochon a été vendu pour quelques écus vu que plus personne n'en voulait de peur qu'il ne leur jette un mauvais sort. Inutile de vous dire que Madame Perrette s'est fait réprimander à son retour à la maison.

Magloire et moi avons bien ri quand nous avons appris que cet homme était ventriloque et qu'il avait usé de cette habileté pour escroquer la pauvre paysanne et obtenir ainsi un beau cochon bien gras à vil prix.

Diantre! Je suis content de moi, car cette histoire a bien amusé Chloé qui est retournée chez elle de meilleure humeur.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La course de raquettes (2)

Prologue, mardi 15 mars 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Ragaillardi par le départ du soleil, des nuages se sont installés sur la seigneurie. Dès ce matin, de lourds flocons de neige, charriés par un vent froid du nord, ont fait disparaître les quelques pistes laissées par les douces chaleurs des derniers jours.

«chiens de faïence».

Que dire de l'attitude de Charles et Paul Lécrevisse, de Trimpe Labime, de Baptiste Laterreux, de René Dutremble et de Laurent Beaudry: on aurait dit une bande de gens acharnés à la poursuite, à la perte de quelqu'un.

À voir les regards des uns et des autres avant que cette meute ne se mette en branle, j'ai compris qu'il y aurait, à n'en pas douter, quelques filouteries.

Quoi d'autre, avec tous ces poltrons qui se sont inscrits à la course attirés, sans nul doute, par l'importance du prix qui sera remis au vainqueur.

Mais bon... voilà que le signal a été donné... advienne que pourra!

Le tracé de la course a été balisé sur toute la partie où elle doit se dérouler dans la seigneurie de la Chamaille de même qu'à partir du marécage du Chaudron, le long de limite de la seigneurie de la Gâtine.

Ces balises doivent guider les coureurs, leur indiquer la route.

J'ai réalisé cette opération de balisage avec l'aide de Jos Testament et de Jérôme Lagibotière.

Ces deux-là sont pareils à deux frères. Dans la forêt ils ne cessent d'observer et d'écouter.

Les forêts leur parlent: elles ont des voix d'ancêtres, familières et douces. Pour eux, vivre, entendre, se souvenir c'est être enfant de la maternelle nature. Pour eux, la lune d'hiver est remplie de fleurs et les étoiles sont comme des glaçons s'en allant à la dérive dans le ciel.

Alors que nous étions parvenus au mont Bleu, ils m'ont fait remarquer des buttes de neige pareilles à des brebis couchées. Elles étaient nombreuses à border le pied de la montagne. On aurait dit qu'elles retenaient les neiges du mont Bleu.

Comme nous avions le temps, nous avons installé un campement provisoire et nous nous sommes décidés à gravir la montagne.

Du sommet, j'ai contemplai ce spectacle de la nature et j'ai pensai que Dieu avait créé de bien belles choses.

Tout en haut du mont Bleu, le regard embrasse une immense vallée au panorama sauvage, où les rochers mêlent leurs teintes roses au bleu profond des sapins, le tout bariolé de soleil et d'ombre.

Jos Testament et Jérôme Lagibotière ont aussi regardé ces beautés grandioses, les yeux placides et impénétrables.

Oh! Excusez-moi! Je reviens à notre course.

Une heure avant l'arrivée des coureurs alors que les gens s'étaient rassemblés à nouveau devant le parvis d'église, un événement pittoresque est venu marquer notre mémoire pour longtemps.

Fichtre! Nous avons eu quelques drôleries faites par des gens pour qui il est des plus inhabituel d'attirer ainsi l'attention. Je dirais même qu'ils ont provoqué tout un émoi.

Leur tenue vestimentaire, leur apparence physique... tout était grotesque.

Imaginez le bras de Dieu, le bras séculier et madame Pauline Lemieux, les raquettes dans les pieds, arrivant clopin-clopant, les bras en l'air et agitant quelques clochettes, l'air d'avoir couru des milles et des milles, se jeter littéralement dans la neige à la ligne d'arrivée comme s'ils étaient les vainqueurs de la course de raquettes.

Je ne sais d'où ces deux-là ont bien pu surgir, probablement de derrière l'église, du côté du cimetière.

Toujours est-il que leurs cabrioles, leurs bouffonneries, leur exubérance nous ont bien fait rire.

Ma foi! Je dirais qu'ils ont détendu l'atmosphère qui était quelque peu gelée. Inutile de vous dire que leur bonne humeur fut contagieuse.

Puis, tout à coup, drelin... drelin, les clochettes semblaient annoncer la venue prochaine des coureurs.

Puis, à l'unisson, se sont fait entendre des sifflets, des cornets en écorce de bouleau, des grelots, des clapets de bois, des chaudrons, des bâtons de bois... bruit de tonnerre, de tempête, bruit de vaisselle, de chaudron, de ferraille, bruit de crêcelle, bruit de tambour, de canon, de fusil....voilà qui réchauffa l'ambiance.

En parlant des coureurs, je me demande si tous apprécieraient les pitreries des uns et des autres, car certains ont l'amour-propre chatouilleux.

Revenons-en à la course. Les coureurs sont partis bien chaussés. Plusieurs ont emporté trois sortes de raquettes (suspendues derrière le dos, en bandoulière): une montagnaise, une morue et un pied d'ours ou patte d'ours.

Tous les voyageurs et les chasseurs savent bien que si l'on a les bonnes raquettes dans les pieds, il n'y a jamais de mauvaise neige.

La manière de marcher en raquettes est clopin-clopant, le poids du corps se portant successivement sur la raquette qui touche le sol.

La forme de raquette dite morue est plate, plus étroite et plus longue que la montagnaise. Elle sert aux trappeurs, car elle porte bien sur la neige lourde.

Les raquettes montagnaises seront probablement utilisées aux abords du mont Bleu parce qu'elles sont plus larges, courtes, et le devant n'est pas recourbé.

La patte d'ours ou «queue de castor» est une raquette qui sera probablement utilisée dans le boisé qui délimite les frontières nord des seigneuries de La Chamaille et celle de Prologue.

Ces modèles de raquettes permettent de contourner plus facilement les arbres et de franchir aisément les broussailles.

Comme disent les habitants de «par icitte», elles permettent de «pilasser» et de «virailier» parce que la neige ne s'accumule ni au devant ni au derrière. Elles permettent de tourner facilement et c'est très léger un peu, comme si l'on n'avait rien dans les pieds.

Au départ de la course, la plupart des coureurs avaient des raquettes dénommées «morue». Ces sortes de raquettes sont utilisées principalement sur les lacs, dans les sentiers, le terrain plat.

Il est aisé de comprendre toute l'utilité d'une bonne paire de raquettes. Les habitants les fabriquent eux-mêmes ou bien encore les achètent au magasin général, chez Eustache Lavoie.

Mieux encore, au cours de l'été, il y a quelques familles indiennes qui séjournent près de la pointe hantée dans la seigneurie de La Chamaille.

Elles vendent aux habitants et aux marchands, des objets de fabrication artisanale tels, paniers, parures, wampum, mocassins, raquettes, etc.

Le remplissage ou le laçage de la raquette se réalise avec de la peau d'orignal, de chevreuil, de caribou, voire à certains endroits, la peau d'anguille et même de phoque.

La peau d'orignal étant la plus pesante est meilleure, car elle peut mieux supporter le poids du raquetteur. C'est pourquoi les meilleurs artisans s'en servent pour remplir ou lacer le centre de la raquette. Cette matière première est connue sous le nom de babiche.

Comme je l'ai déjà mentionné dans une chronique précédente, dans cette course, il y a plusieurs absents tels: Christophe Tremblay, Henry-Firmin McLean, Lucille Lavoie, fille de Philippe.

Si l'on connaît la raison qui justifie l'absence de Lucille et Christophe, on connaît moins bien celle du jeune Irlandais.

Il m'est connu que Monsieur J.R Giroux qui est l'agent de la compagnie «Diligence et Malle Royale» est actuellement à Prologue et que son aimable et fort jolie fille l'accompagne.

Je ne voudrais pas partir de rumeurs, mais... faites vos déductions! Vous connaissez sûrement l'histoire de ces deux-là, car, je l'ai racontée l'année dernière dans une chronique.

Revenons-en... à la course!

À suivre

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La course de raquettes (3)

Prologue, mercredi 16 mars 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

**Voilà que des vents violents, sans pitié, balaien Prologue depuis hier. Les congères prennent les formes que les courants affectionnent. Pics élancés, buttes ventrues criblées de tourbillons, fantômes en costume de bal, sont les seuls habitants du paysage. Les seuls que l'on puissent voir. Le thermomètre est descendu sur la ligne de -10 degrés Fahrenheit.**

Aujourd’hui, j’ai décidé de satisfaire votre curiosité et de vous raconter les tenants et les aboutissants de la course de raquettes.

Sapristi! C’est Clothilde Marchand qui a gagné la course. Je sais... je sais: c’est difficile à croire.

Comment une jeune femme aussi menue a-t-elle pu battre des hommes aussi avertis aux rigueurs de l’hiver et à la marche à la raquette?

Et bien parce qu’un malfaisant a faussé la course.

Je peux cependant vous dire qu’à l’arrivée, le regard de Clothilde était aussi enflammé que celui de Lucille, l’année dernière.

Il y a de quoi, c’est cette dernière qui a entraîné Clotilde dans l’aventure.

Comme je vous disais, dans la chronique précédente, le signal du départ donné, des cris de joie ont accompagné les raquetteurs jusqu’à ce qu’on les perde de vue.

Comme je l’ai déjà mentionné plusieurs fois, les habitants de la seigneurie ne manquent jamais ce rendez-vous. Les uns sont au départ et les autres sont répartis sur une grande partie du parcours.

Voici donc la description détaillée de la course que je fais en temps présent, car cela donne l’impression d’y être vraiment!

Dès le départ, la cadence est très rapide, la neige durcie facilite la course, reste à voir si tous les participants pourront maintenir cette vitesse tout au long du parcours.

On a déjà vu des participants partir en lion, mais s’effondrer avant la ligne d’arrivée.

Comme le dit le proverbe : qui veut aller loin ménage sa monture!

Après plus d'une demi-heure, aucun participant ne semble s'être véritablement détaché du groupe de tête.

Puis, Paulin et Édith évitent de justesse les brusqueries de deux énergumènes, mais ne parviennent pas à garder leur équilibre.

Passant tout près d'eux, Clothilde Marchand les aide à se remettre sur pieds et demeure à leur hauteur pour voir la suite des choses.

Ma foi! Je dirais que ces trois-là ont décidé de faire la course ensemble.

Le rythme du petit groupe est effréné. Les habitants installés le long de cette section du parcours n'en reviennent pas. Jamais une course n'a été aussi hardiment menée.

Puis, tour à tour, les autres concurrents se pointent aux points de contrôle pour ramasser leurs bûchettes.

Le temps passe et le temps est bon seigneur, car il fait très beau. Joseph Simard l'avait prédit. Encore une fois, il avait vu juste. Simard ne prédit pas que des tempêtes!

Il y a déjà plus d'une heure que le départ a été donné. Plusieurs coureurs sont déjà passés sur les lots des habitants de la seigneurie de la Chamaille.

Diantre! Je me questionne! Aujourd'hui, à quelques jours de la fin de l'événement, je peux dire que cette course a été très particulière. Je ne sais si je dois vous révéler le fin mot de l'histoire!

M'est d'avis qu'il faut que j'aille demander conseil à monsieur le curé Chandonnay.

À suivre...

## Nouvelles du futur

Pauvre Vitaline. Ses correspondants lui ont demandé de leur expliquer le système monétaire de notre époque. Même si cette jeune fille est très intelligente, elle ne peut, en vérité, fournir de tels renseignements, car il est compliqué de comprendre adéquatement un tel système. Je vais tenter de le faire. Mais, je vous avertis, ce ne sera pas facile.

«Au XVIIIe siècle et durant la première moitié du XIXe siècle, la livre sterling (livres, shillings et pence) est l'unité de compte dans les colonies britanniques d'Amérique du Nord.

Toutefois, en raison de la rareté des pièces britanniques et de la prédominance et de la grande acceptation du dollar d'argent espagnol, il devint de plus en plus difficile de maintenir un système monétaire basé sur la livre sterling.

La création par les États-Unis en 1792 d'une pièce de un dollar (sur le modèle du dollar espagnol) ainsi que les échanges croissants entre le Haut et le Bas-Canada et les États-Unis ont également favorisé la circulation de ces dollars.

L'utilisation généralisée et la popularité du dollar contrecarrèrent les efforts déployés périodiquement par les autorités impériales en Amérique du Nord britannique pour contribuer à établir, à l'échelle de l'empire, un système monétaire commun basé sur la livre, le shilling et le penny.

Il n'est donc pas surprenant que, lorsque sir Isaac Brock procéda à une émission de 250 000 livres de billets de l'armée au Bas-Canada en 1812 pour aider au financement de la guerre de 1812, les billets furent libellés en dollars espagnols. Les billets de l'armée eurent cours légal au Haut et au Bas-Canada jusqu'à ce qu'ils soient remboursés au lendemain de la guerre.

Les premiers billets de banque canadiens émis par la Banque de Montréal, après sa création en 1817, étaient également libellés en dollars. Ces billets pouvaient être remboursés contre des pièces sur demande. Lorsque de nouvelles banques furent constituées au Haut et au Bas-Canada dans les années 1830 et 1840, elles libellèrent en général leurs billets en dollars et en livres.

Ces billets circulèrent librement au Haut et au Bas-Canada, ainsi qu'aux États-Unis. Des billets libellés en dollars émis par des banques américaines circulèrent largement aussi au Haut-Canada au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ces mouvements de billets des deux côtés de la frontière canado-américaine ont favorisé grandement l'utilisation continue des dollars et des cents au Canada par rapport aux livres, aux shillings et aux pence.»

Voilà! Il y a encore tant à dire sur le système monétaire canadien. Mais, comme je ne veux pas vous embrouiller, je transmettrai ces informations au compte-goutte, si je puis m'exprimer ainsi.

Alors, vous pourrez suivre la suite de cette explication dans ma prochaine chronique dans la section des NOUVELLES DU FUTUR puisque la demande nous provient de correspondants de Mademoiselle Vitaline Lavoie.

Nous espérons que cet effort sera également utile à d'autres.

*Augustin Lébeau, journaliste*



## La course de raquettes (4)

Prologue, jeudi 17 mars 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Encore aujourd’hui, des vents violents ont balayé le territoire, de la côte Saint-Ambroise à la côte des Écossais. Le thermomètre est descendu sur la ligne de -15 degrés Fahrenheit.

Vous vous dites sûrement que je ne suis pas près de finir la description de la course de raquettes.

Il est vrai que j’ai, depuis un jour, des considérations un peu décousues sur le sujet. Après en avoir discuté avec certaines autorités, nous avons convenu de dire la vérité au risque de passer pour des gens qui n’aspirent pas au sérieux.

Diantre! Nous croyions avoir tout prévu, mais il est apparu que l’organisation de cette course n’était pas sans faille.

Je vous ai dit que Clothilde Marchand a gagné la course. En fait, ces renseignements sont inexacts puisque le jeune Ovide Polansky a traversé la ligne d’arrivée en même temps que Mademoiselle Clothilde.

Je vous avoue que j’ai été fort aise de ce résultat, car, dans une chronique précédente, je vous ai raconté combien ce jeune homme désirait gagner la course de raquettes.

Il voyait là une occasion d’être reconnu et accepté dans notre communauté. Et bien, je dirais que ses voeux ont été exaucés. Je vous raconte.

Je vous disais donc qu’un malfaisant avait faussé la course. Vous vous rappelez, sans nul doute, que Jos Testament avait pris les devants avec son traîneau à chiens. Malheureusement, en passant devant le mont Bleu, il ne s’est pas aperçu que quelqu’un avait déplacé les balises.

Imaginez, un malfaisant a pris la peine de ramasser plusieurs balises dans le seul but de désorienter les coureurs.

Ainsi, deux balises furent placées par cet homme au pied de la montagne de manière à former un genre de porte invitant les coureurs à emprunter le sentier qui contourne le mont Bleu.

Jos Testament avait donc poursuivi son chemin. Il attendait les coureurs à l’entrée de la côte des Écossais, à la sortie du boisé qui délimite les seigneuries de la Chamaille et celle de Prologue.

Il a pris plus d'une heure avant de constater qu'il y avait quelque chose d'anormal.

Il a rebroussé chemin en suivant le sentier que les marcheurs auraient dû normalement emprunter.

Il n'y avait nulle trace d'eux à des lieues à la ronde. Un vent de panique s'est emparé de lui de telle sorte qu'il s'est embourré avec ses chiens dans un trou duquel il a pris une bonne demi-heure à sortir.

De son côté, Jérôme Lagibotière était celui qui fermait la marche. À son tour, il est arrivé aux pieds du mont Bleu.

Là, Clothilde Marchand, Marie-Louise Beaulieu, Paulin Laroche et Édith Desrosiers attendaient son passage. Les enfants étaient en difficulté et ils commençaient à geler.

Mesdames Marie-Louise et Clothilde s'étaient arrêtées pour les aider et les garder le plus possible au chaud. Lorsque Jérôme est parvenu à les rejoindre, elles l'ont aidé à installer les deux enfants sur le traîneau.

Les deux dames m'ont assuré, lorsque je les ai questionnés, que Paulin et Édith étaient, malgré tout, enchantés de l'aventure.

Jérôme m'a confirmé tout cela en ajoutant que la promenade en traîneau à chiens avait semblé les émoustiller au plus haut point.

C'est à ce moment que Jérôme s'est aperçu du déplacement de certaines balises. En suivant quelque peu les traces laissées par les coureurs, il a cru qu'ils étaient tous partis par là, sauf, Marie-Louise, Clothilde, Paulin et Édith.

Il s'est alors empressé d'expliquer la route à suivre aux deux femmes en leur promettant que Jos Testament s'apercevrait sûrement de sa méprise et reviendrait sur ses pas pour les aider à traverser le boisé.

Après un petit conciliabule, il paraît que les deux femmes sont parties d'un pas alerte.

Pendant ce temps-là, Jérôme Lagibotière rentrait au point de départ en reprenant, en sens inverse, le chemin qui l'avait mené aux pieds de la montagne.

Son idée était simple: ramener les enfants le plus vite possible, les mettre en sécurité auprès des organisateurs de la course, expliquer le problème et repartir sur les lieux pour attendre Jos Testament.

Avant de quitter les deux femmes, il avait convenu avec elles de la marche à suivre.

Il était entendu que la première qui rencontrerait Jos testament devait lui expliquer la situation. Ce dernier devait, avant de retourner aux pieds du mont Bleu, les guider dans la traversée du boisé qui débouchait à la côte des Écossais. Puis, il devait aller rejoindre Jérôme Lagibotière aux pieds de la montagne.

Clothilde et Marie-Louise ont marché d'un pas si alerte qu'elles ont eu l'impression que le temps s'écoulait à une vitesse plus grande que de coutume. Il fallait faire vite, car plus elles tarderaient, plus la noirceur et le froid risquaient de surprendre les pauvres coureurs.

Heureusement, les deux femmes ont vite croisé Jos Testament. Il les a conduits jusqu'à l'entrée de la côte des Écossais, puis il est reparti à toute vitesse vers le mont Bleu.

Ah! À propos de Clothilde Marchand, j'aimerais dire que j'ai remarqué au départ de la course, le regard enflammé qu'elle avait jeté à Henry-Firmin McLean alors que ce dernier était aux anges avec la jolie demoiselle Giroux.

Ma foi! je dirais même qu'il n'avait d'yeux que pour elle.

Clothilde m'a dit s'être fait la promesse de lui montrer, à ce jeune freluquet, à quoi pouvait ressembler une femme courageuse. Cette volonté ne l'a pourtant pas empêchée de s'arrêter pour porter secours à Paulin et à Édith.

Certes! cela démontre non seulement du courage, mais aussi de la générosité et de la compassion. Je dirais de même pour madame Beaulieu qui n'a pas hésité une seconde, aux dires de Clothilde, à cesser sa course pour venir en aide aux enfants.

Avant que les incidents dont j'ai parlé plus haut ne surviennent, l'allure vive, souple et légère de Clothilde ressemblait à un oiseau survolant un rassemblement de caribous en pleine migration.

Il paraît que la cadence des autres coureurs était très rapide, car la neige durcie facilitait la démarche.

Clothilde en était à se demander si tous les participants pouvaient maintenir cette vitesse tout au long du parcours lorsqu'elle les a perdus de vue à la suite d'un brusque détour.

Elle ne les a plus revus, mais elle se rappelle s'être fait la réflexion que plusieurs des participants, partis en lion, s'effondreraient sûrement avant la ligne d'arrivée. Elle suivait sa propre stratégie à savoir: qui veut aller loin ménage sa monture!

Les deux femmes ont été rejoints par Ovide Polansky, peu avant qu'elles n'arrivent à la côte des Écossais. Il leur raconta s'être aperçu d'une irrégularité.

En vain il avait tenté de convaincre les autres qu'ils suivaient une mauvaise route, mais personne ne l'avait cru.

Certains avaient même ajouté que cela était une ruse de sa part pour les détourner de la victoire. Deux participants de la seigneurie de la Chamaille s'étaient jetés sur lui, le menaçant de tous les maux s'il ne déguerpissait pas.

Il s'est alors décidé à suivre son intuition. Il est revenu sur ses pas pour alerter les responsables, car il se disait que l'on devait porter secours à tous ces pauvres gens avant qu'un malheur ne les surprenne en pleine nuit.

Les habitants de la côte des Écossais ont été bien étonnés de voir apparaître les deux femmes et Ovide Polansky en grande discussion.

Aucun autre coureur ne les suivait. Malgré le fait que leurs favoris ne s'étaient pas encore montré le bout du nez, ils les ont fortement encouragés.

Ovide Polansky s'est tenu à la hauteur des deux femmes et il a même fait une partie du chemin avec elles jusqu'au marécage du Chaudron.

De là, d'autres habitants ébahis, stupéfiés, estomaqués.... ont suivi le trio jusqu'au chemin du Bordelo.

Il y avait déjà plusieurs heures que le départ avait été donné.

Imaginez, Clothilde et madame Marie-Louise marchant ainsi à cadence rythmée depuis plus de cinq heures.

Pour sa part, Ovide Polansky avait marché plus d'une heure avant de se rendre compte de sa méprise. Il était revenu sur ses pas et il savait qu'il pouvait gagner la course s'il laissait là les deux femmes.

À la vue de l'église, elles ont accéléré le pas. Ovide Polansky, on ne sait trop pourquoi, avait pris la décision de finir la course à égalité avec les deux femmes.

Il restait à peine quelques 1000 pieds lorsque la jeune Clothilde est tombée à la renverse.

Marie-Louise et Ovide l'ont aidé à se relever, mais elle ne pouvait plus avancer. Elle avait une cheville brisée. Ovide a offert à madame Beaulieu de poursuivre sa route, promettant de ramener Clothilde sur son dos jusqu'à la ligne d'arrivée.

Nul ne sait encore aujourd'hui ce qui s'est passé dans la tête de notre femme forte. Elle a chuchoté quelque chose à l'oreille du jeune Polonais et celui-ci est reparti vers l'arrivée. Il portait la jeune domestique sur son dos.

Malgré ce fardeau, il semblait voler comme si un ange le soutenait. Marie-Louise Beaulieu est restée quelques minutes à l'arrière, contemplant le spectacle puis, elle s'est engagée, à son tour, vers l'arrivée.

Ovide Polansky et Clothilde ont ainsi franchi la ligne d'arrivée à égalité.

Imaginez! Pendant tout ce temps-là, les habitants se perdaient en conjectures.

Le seigneur Prologue a remis le prix à Ovide Polansky qui s'est empressé de le partager avec Clothilde et madame Marie-Louise Beaulieu. Je crois bien qu'une belle amitié est née entre Ovide et ces deux grandes dames.

Quelle course mémorable!

Ouais! Quelle course... les habitants de Prologue et des environs en reparleront pendant des années, c'est certain!

Les derniers coureurs sont arrivés «entre chien et loup», au crépuscule. Ils étaient escortés par Jérôme Lagibotière et Jos Testament.

Depuis ce fameux jour, les gens de Prologue suspectent soit, un voisin, soit quelque énergumène de la seigneurie de la Chamaille.

Une enquête est en cours et c'est monsieur le juge de paix, Donald Laprise, qui est chargé d'élucider l'affaire.

Les coupables n'ont pas encore été trouvés que chacun a son idée de la punition qui devrait leur être infligée. Certains prétendent que la course de raquettes ne devrait plus avoir lieu, car elle amène, chaque année, son lot de comportements indignes et de médiocrité humaine.

Aujourd'hui, la question reste entière: qui avait avantage à saboter le bon déroulement de la course?

L'aide du futur serait grandement appréciée. Peut-être avez-vous tout vu dans vos ordinateurs, dans vos boules de cristal! Quel homme est assez vil pour faire fi de la vie des gens?

Quoi qu'il en soit, il est évident que cette enquête sera longue et difficile. Vous comprendrez qu'à la suite de cet événement malheureux, la course de carrioles, prévue pour le lendemain, dimanche au matin, ait été annulée. D'aucuns disent que cela n'est que partie remise et que ce ne sont pas de mauvais farceurs qui les priveront de ce grand plaisir.

Quelle misère, mes amis, quelle misère!

Me semble qu'il devrait être possible de s'amuser sans pour autant que les choses ne tournent au drame.

Sommes-nous damnés? Y a-t-il, quelque part, quelques méchants lutins qui s'acharnent à se moquer de nous?

Toujours est-il que cette mauvaise plaisanterie a permis à Ovide Polansky d'étonner et même de gagner le respect de tout un chacun à Prologue. Nous avons vu sa grandeur d'âme. Depuis, je l'ai croisé à plus d'une reprise avec la jeune Clothilde Marchand.

Cette jeune fille qui passait pour n'être qu'une écervelée et une impudente s'est subitement assagie.

Les rumeurs veulent que les deux jeunes gens se fréquentent. Je vous promets d'aller aux nouvelles.



Pauvre Vitaline (suite).

«L'union politique réalisée entre le Haut et le Bas-Canada, le 10 février 1841, a donné lieu à une uniformisation de l'évaluation des pièces dans les deux Canada. Le nouveau système d'évaluation est entré en vigueur en avril 1842.

Le souverain britannique en or fut évalué à une livre, quatre shillings et quatre pence en monnaie locale, et la pièce américaine en or de dix dollars, l'aigle, à deux livres et dix shillings.

Ces deux pièces avaient cours légal. Le dollar espagnol (y compris celui des colonies) et les dollars américains en argent d'un poids minimum de 412 grains eurent également cours légal, et leur valeur fut fixée à cinq shillings et un penny, soit une valeur très proche de l'ancien cours de Halifax.

C'est de cette époque que datent également les efforts visant à faire adopter un système monétaire décimal et à confier au gouvernement l'émission du papier-monnaie.

En 1841, lord Sydenham, gouverneur général de la nouvelle province unie du Canada, proposa que l'Assemblée législative institue une banque provinciale, qui émettrait jusqu'à un million de livres en papier-monnaie libellé en dollars, dont 25 % seraient garantis par de l'or et le restant, par des titres du gouvernement.

La proposition fut étudiée par une commission parlementaire sur la banque et la monnaie dirigée par Francis Hincks, qui appuya vigoureusement le plan du gouverneur général.

Toutefois, l'assemblée provinciale la rejeta en raison de l'opposition générale qu'elle suscitait, en particulier de la part du puissant lobby des banques.

En dépit de cet échec, le mouvement en faveur des réformes gagna du terrain durant les années 1850, en particulier sous le gouvernement de Francis Hincks, qui accéda au poste de premier ministre de la province du Canada en 1851.

En juin de cette année-là, les représentants de la province du Canada, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse se réunirent à Toronto pour préparer l'introduction d'une monnaie décimale.

Quelques mois plus tard, l'Assemblée législative canadienne adoptait une loi instituant l'obligation de tenir les comptes de la province en dollars et en cents.

Toutefois, le gouvernement britannique, qui tenait encore à établir à l'échelle de l'empire un système monétaire basé sur la livre, le shilling et le penny, retarda l'entérinement de la loi. Un compromis fut finalement atteint en 1853.

Nous en sommes là, aujourd'hui. Que dire de plus?

Voici les cours fixés pour les différentes pièces britanniques et américaines depuis la création de la province du Canada en 1841.

La livre, le shilling et le penny, ainsi que le dollar et le cent, furent reconnus comme des unités de monnaie canadienne. Le cours du souverain britannique en or fut fixé à 1 £ 4 s 4 d ou 4,8666 \$ CAN, tandis que la pièce d'or américaine de 10 \$ É.-U. (celles frappées après 1834 avec une teneur en or de 232,2 grains) était évaluée à 10 \$ CAN.

Compte tenu de l'adoption, en octobre 1852, d'une loi par les autorités coloniales du Nouveau-Brunswick, la promulgation de la loi sur la monnaie dans la province du Canada a eu pour effet de rendre les monnaies des deux provinces compatibles et d'établir une parité fixe par rapport au dollar américain, lequel équivalait à 23,22 grains d'or.

Voilà une histoire complexe qui n'est pas finie. Je vous dis à la prochaine...

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Le départ des cloches pour Rome?

Prologue, mardi 22 mars 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Des vents légers ont transporté, la journée durant, des odeurs de printemps. Ces effluves envahissent les maisons de Prologue et s'accompagnent toujours d'une douce température. Le thermomètre s'est tenu sur la ligne de 42 degrés Fahrenheit.

Partout dans les paroisses catholiques du Bas-Canada, la semaine sainte est marquée par le jeûne, les prières et l'assistance aux offices. C'est l'occasion pour ceux qui ont manqué à leurs devoirs durant le carême de se reprendre.

Cette année encore, l'office du Jeudi saint sera grandiose. Madame Pétronille a été chargée des chants et le bedeau fera sonner tout ce qu'il y a de clochettes et de cloches dans l'église au moment du Gloria.

Comme à l'accoutumée, les enfants seront bien énervés à la sortie de la messe.

Depuis quelques jours, j'entends et je vois les tout-petits discuter avec excitation. Une bonne fois, voulant savoir de quoi il était question, je me suis approché discrètement et j'ai tendu l'oreille. La discussion portait sur le soi-disant départ des cloches pour Rome.

Certains enfants faisaient acte de foi et avaient la certitude que les cloches partaient vraiment pour Rome. D'autres voulaient vérifier si tel était le cas. Quoi de plus simple que de surveiller l'événement! Leur plan était tout tracé. Pendant que les adultes veilleraient le Saint-Sacrement, eux veilleraient le clocher afin de prendre les cloches en flagrant délit de départ pour Rome.

Après tout, disait l'un deux, s'il est vrai qu'un ballon gros comme une maison vole, — il faisait allusion à la montgolfière qui doit traverser le ciel de Prologue au printemps prochain — pourquoi les cloches de l'église de Prologue ne voleraient-elles pas?

Puis, ils sont partis, l'un après l'autre, rejoindre leurs parents.

Je n'ai pas voulu trahir leur secret, l'idée était si bonne! Je me suis cependant promis de passer une partie de la nuit à veiller sur eux afin qu'aucun malheur ne vienne faire la désolation de leurs parents à qui ils ne demanderaient certes pas la permission.

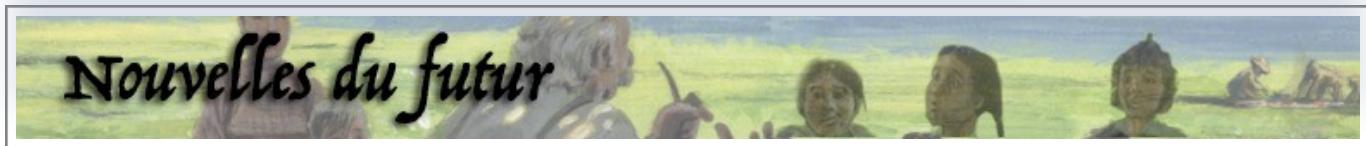
J'imagine bien qu'ils profiteraient d'un moment d'inattention pour se faufiler et venir au lieu de rendez-vous. Je me doute bien que leur petite fugue fera des vagues.

Changement de propos! Le temps venu, les habitants de Prologue se relayeront pour veiller et prier le Saint-Sacrement.

Plus tard, la plupart se feront un point d'honneur de se rendre à l'office du Vendredi saint. Ceux qui ne pourront s'y rendre vont prier à la maison et réciter leur chemin de croix.

Pour l'occasion, comme chaque année, Monsieur Eustache Lavoie fermera le magasin général. Les boutiques de forge et de cordonnerie seront également fermées. Quelle journée triste que le Vendredi saint!

Le docteur Harris est de retour dans la seigneurie. Il était allé visiter les enfants malades et, d'après mes dernières informations, ces derniers seraient déjà remis de leurs maux.



Pauvre Vitaline (suite et fin).

Dans les autres provinces, la situation sur le plan de l'utilisation de la monnaie fiduciaire était en gros assez semblable à celle de la province du Canada. Lorsque la guerre de 1812 provoqua une pénurie de pièces de monnaie en Nouvelle-Écosse, les autorités de la province émirent des billets du Trésor.

Toutefois, contrairement aux billets de l'armée mis en circulation au Bas-Canada à l'initiative de sir Isaac Brock, ces billets n'avaient pas cours légal, même s'ils étaient largement acceptés. Libellés en livres sterling, les billets du Trésor eurent une grande vogue, ce qui permit au gouvernement de procéder à de nouvelles émissions durant toute la première moitié du XIXe siècle.

Après la création de la Halifax Banking Company en 1825 et de la Bank of Nova Scotia en 1832, des billets de banque (libellés en livres) furent également émis, et ceux-ci circulèrent largement dans la province et dans l'ensemble des Maritimes.

Au Nouveau-Brunswick, les autorités émirent également des billets du Trésor provincial à diverses occasions. Ceux-ci furent libellés en dollars en 1805 et en 1807, puis en livres après la guerre de 1812. Le gouvernement mit fin à ces émissions en 1820, mais la Bank of New Brunswick, constituée cette année-là, prit le relais.

L'Île-du-Prince-Édouard fit l'expérience du papier-monnaie dès 1790, année où les autorités provinciales mirent en circulation 500 livres de bons du Trésor pour faire face à une pénurie de pièces de monnaie. Ces billets avaient cours légal et étaient émis pour des montants de 2 livres au plus. Le gouvernement procéda par la suite à d'autres émissions, et ce jusque vers le milieu du XIXe siècle.

Le juge de paix m'a confié que, dans la prochaine année, le gouvernement s'apprêterait à promulguer la Loi sur la monnaie et à établir le régime de l'étalon-or.

Mais ça, c'est une autre histoire.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La boutique de forge d'Athanase Bergeron

Prologue, jeudi 24 mars 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin en me levant, une neige légère tombait du ciel.

Encore une tentative de séduction de l'hiver... Mais, il aura beau faire froid, il aura beau neiger, plus personne n'est à la saison froide. Dans les têtes et dans les corps, c'est maintenant le printemps.

Le thermomètre a fait une chute lui aussi. Il indique 30 degrés Fahrenheit.

cousin lointain. Mais son épouse, Marie-Claire Borduas, trouvait Clothilde épouvantablement désagréable et elle la chassa rapidement de sa demeure.

À l'époque, madame Bergeron était très malade et monsieur Athanase avait déjà manifesté le désir d'avoir une domestique. C'est à ce titre que la p'tite Marchand est venue pour la première fois à la forge.

Outre le forgeron et sa femme, elle côtoie régulièrement Séraphin Marquis, l'interprète en langues indiennes et Timothée Bergeron (âgé de 20 ans), le neveu d'Athanase.

Ce dernier est toutefois en apprentissage depuis l'année dernière à Kanesatake chez un armurier-ferblantier.

Revenons à Clothilde! Je pensais au magnifique chapeau de paille qu'elle avait fait pour ma Houvette lorsqu'elle appela, d'une voix d'ange, le vieux chien du forgeron.

J'avais en mémoire que ce chien se dénommait «Rouquin», mais la p'tite l'appelait «Dents-de-fer» et ma foi, le chien répond à ce nom avec entrain, battant bravement de la queue et faisant la belle à la moindre demande de Clothilde!

V'là enfin quelqu'un qu'elle peut mener par le bout du nez, que je me suis dit! Avec son foutu caractère, il n'est pas étonnant que ce soit un chien!

Hum! Mille excuses!

Le vieux forgeron lut certainement dans mes pensées parce qu'il posa sa grande main sur mon épaule et me dit avec bonté:

— Vous savez, monsieur Lebeau, la p'tite, c'est pas un «fanal de tôle» et elle a très bon caractère lorsqu'elle est entourée de gens qui ne sont pas malveillants!

J'ai ravalé ma salive et convenu de tout cela avec le vieil homme. Ne voyant pas la signification de son expression «fanal de tôle», je lui demandai de m'en expliquer la teneur avant de lui parler de la raison de ma visite.

— Ben voyons donc, m'sieur Lebeau, me dit-il incrédule. Si j'injurie une personne en la traitant de «fanal de tôle» cela signifie que la personne en question ne possède pas une intelligence très lumineuse. Vous savez, ajoute-t-il, que le fanal de tôle est un luminaire qui dispense un éclairage insuffisant et tremblotant. Se faire dire qu'on est un «fanal de tôle» n'est pas très flatteur! Ça veut dire que la petite est, bien au contraire, très intelligente et qu'elle a un esprit très vif!

— Bon! Admettons! passons maintenant à la raison de ma visite, lui dis-je prestement, histoire de changer de sujet.

— Allons donc dans la boutique, car j'ai à faire, m'a-t-il bonnement proposé.

La maison d'Athanase est une vieille construction datant du XVIIIe siècle. Elle a été construite par le premier forgeron de la lignée. Elle est en pierre des champs. La boutique de forge est attenante à cette dernière.

Pénétrer dans cette boutique c'est comme entrer dans une vieille église. Des croix de cimetière finement chantournées voisinent avec des timons, des targettes, des pentures, des chenets, des roues de berlines et de grandes armes à feu.

La boutique vit. Elle a un cœur qui palpite à chaque geste du forgeron. L'âme est le foyer actionné par son soufflet. C'est de cette pièce que dépend tout le travail de l'artisan. L'âtre est de forme ronde et est fait de pierres réunies par de la glaise.

Dans un coin, tout près, un amas de copeaux et de charbon de bois qu'Athanase utilise pour allumer le feu. Puis, le soufflet à l'aide duquel il contrôle le feu de manière à obtenir un degré de chaleur adapté à la nature du métal, à sa dimension et au traitement envisagé.

Athanase m'a expliqué que le contrôle du feu est un art qui exige une excellente connaissance des métaux et que tous les apprentis se devaient d'assimiler cet art avant d'entreprendre d'autres travaux.

Dans la boutique, accrochés ça et là, de vieux artéfacts. Le forgeron garde quelques pièces que son père et que son arrière-grand-père ont confectionnées, il y a des dizaines d'années.

Monsieur Athanase a bien vu que mes yeux allaient en tous sens, faisant cent fois le tour de son domaine. Il interrompit mon observation et me demanda :

— Qu'est-ce que je peux ben faire pour vous, cher m'sieur?

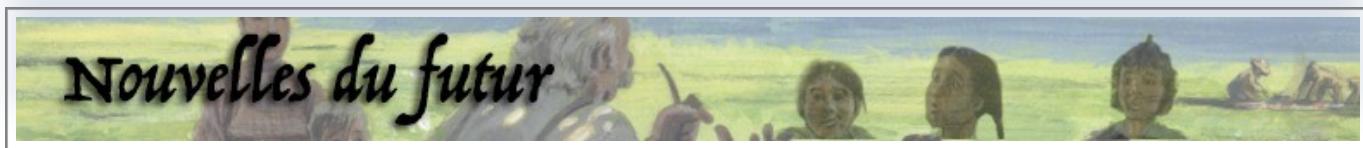
J'ai tardé à parler, tellement j'étais impressionné par cet intérieur qui en avait tant à raconter puis, sortant de mon mutisme, je lui dis :

— J'ai vu la magnifique girouette en forme de coq que votre neveu Timothée a fabriquée pour monsieur Léon Simard. J'aimerais que vous m'en fassiez une encore plus belle et qui représenterait un cheval! Ma Houppette pourrait servir de modèle!

Hum, me dit-il, empressé de me satisfaire, mon neveu doit nous rendre visite dans le courant du mois, je vais lui faire votre commande. Lui seul est en mesure de vous satisfaire, car il est plus qu'un simple artisan, c'est aussi un artiste!

Je n'ai pu me décider à partir avant plusieurs heures. J'étais hypnotisé par les lieux et par le travail du forgeron.

Sur le chemin du retour, je croisai monsieur Lavoie qui m'apprit que l'enquête du juge de paix avançait et qu'il trouverait sûrement le responsable de la mauvaise blague dont nous avons fait les frais lors de la course de raquettes... ce sera bien avant que la neige ait fondu... a-t-il lancé, en plaisantant.... comme si tout cela était une partie de cache-cache.



Les gens du futur sont très ingénieux. Ils adorent le ski alpin et la planche à neige et prennent grand plaisir à descendre les montagnes enneigées.

Pour remonter, ils installent des câbles qui les tirent jusqu'au sommet. Probablement un système comme celui qu'utilise Trefflé Bellerive pour son bac.

Ovide Polansky est venu me voir hier avec la lettre de l'un de ses correspondants.

Il la tenait du bout des doigts. Le papier était noirci par la fumée et même troué en plusieurs endroits.

C'est avec une grande tristesse qu'il me la remise entre les mains.

Un peu partout des taches d'encre telles des étoiles étaient parsemées sur ce qui restait de papier.

Le regard songeur, il me remit une autre lettre.

C'était sa réponse au dernier envoi. Il désirait que je le conseille et le rassure quant à la justesse du déroulement des événements.

J'ai jugé utile de la reproduire en entier afin que nos correspondants comprennent bien qu'il ne s'agit pas là de malice de notre part, mais plutôt d'événements sur lesquels nous n'avons aucune emprise sauf celle, peut-être, de leur en faire part.

Seuls nos correspondants du futur sont à même de trouver une solution et de l'appliquer. Alors, chers amis (es), nous comptons sur votre vigilance. Voici le contenu de cette lettre:

— «Dzien dobry, mes bons amis! Je suis content d'avoir des nouvelles de vous deux. Malheureusement il s'est passé un drôle d'événement au bureau de poste. Vous savez, la fameuse machine à voyager dans le temps. Eh bien, elle a fait un malheur. En effet, elle a complètement détruit la lettre que vous m'aviez envoyée. Je ne l'ai donc pas reçue. Monsieur Casimir m'a expliqué que votre lettre, en passant dans le filtre à fautes, a mis le feu à la machine, car elle ne fournissait pas de mettre des étoiles tellement il y avait des fautes. La machine a alors surchauffé brûlant ainsi les feuilles qui s'y trouvaient. Dommage, n'est-ce pas !

— Je ne sais donc rien de ce que vous m'avez expédié. Je vous demande de me retourner votre lettre et d'y apporter les correctifs nécessaires pour éviter qu'un tel incident ne se reproduise. Heureusement la machine n'a subi que des dégâts mineurs. Messieurs Lemieux et Paré ont été capables de la remettre en marche et de continuer les échanges entre nos deux mondes. Mais moi, c'est de vous deux que je veux avoir des nouvelles. Alors, chers correspondants, parlez-moi de votre ciel étoilé... mais sans... étoiles.»

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Le choix des marguilliers

Prologue, lundi 28 mars 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Encore aujourd'hui, un merveilleux soleil a laissé ses rayons caresser tout ce que les habitants de Prologue ont mis à découvert. Un vent léger et chaud a rendu la promenade très agréable. Le thermomètre s'est tenu sur la ligne du 40 degrés Fahrenheit.

Mademoiselle Elisabeth Tremblay m'a fait savoir que le "GUIDE DE L'INSTITUTEUR" (troisième édition) est en vente chez tous les libraires de Montréal depuis le mois de février.

Comme elle a entendu dire que je devais m'y rendre pour visiter un ami, elle s'est empressée de me charger d'une commission à savoir, me procurer ce livre coûte que coûte!

Il paraît qu'un abrégé d'histoire du Canada a été ajouté à la fin de cette troisième édition, ce qui le rend indispensable dans les écoles primaires.

Elle m'a remis deux chelins pour un exemplaire et m'a subtilement suggéré d'en acheter quelques autres dont je pourrais faire don à l'école du village. Ma foi, cette demoiselle n'a pas froid aux yeux!

Nous aurons à élire bientôt un nouveau marguillier. Comme vous le savez, les marguilliers de Prologue sont chargés avec monsieur le curé Chandonnay d'administrer les avoirs de la fabrique.

Nos marguilliers sont choisis selon diverses règles, prescriptions et coutumes locales.

Pour remplir la fonction de marguillier, il faut répondre à certaines conditions.

D'abord, seuls les hommes, de préférence les chefs de famille d'âge mûr, peuvent devenir marguilliers.

Les qualités morales sont également prises en considération. Il n'est pas question qu'un ivrogne ou qu'un homme qui jure le nom de Dieu à tout moment puisse devenir marguillier. Il faut donc être de bonnes mœurs et remplir ses devoirs de religion.

Une autre condition est importante. Seuls les propriétaires peuvent être fabriciens et il est entendu qu'une certaine richesse permet de n'avoir pas besoin de caution.

Hormis les nobles, les magistrats, les militaires des troupes réglées, les officiers de milice en service actif, les officiers de police, et autres officiers ayant des emplois publics ou une profession particulière, incompatible avec les devoirs de marguilliers, tous sont tenus de remplir la charge si on les choisit.

Oh! Il arrive parfois que certains habitants paient une somme quelconque pour ne pas avoir à remplir cette tâche qui, aux dires de quelques-uns, n'est pas de tout repos ! Mais, en général, les habitants sont honorés de la confiance qu'on leur fait en les choisissant!

Outre ces conditions, nous devons autant que possible choisir les marguilliers de manière à ce que les différentes parties de la paroisse soient représentées.

Ainsi, les côtes Sainte-Justine, la côte Saint-Ambroise, la côte des Écossais (qui comptent plusieurs habitants d'origine irlandaise), la côte Saint-Joseph et Ste-Scholastique dans la seigneurie de la Gâtine et la côte des Bretelles dans la seigneurie de la Chamaille devraient avoir chacune, leur représentant élu pour une période de quatre ou cinq ans.

Il paraît que ce serait le tour d'un habitant de la côte des Bretelles de prendre la place du démissionnaire. Cependant, plusieurs ne l'entendent pas ainsi.

Depuis le début de son mandat, monsieur le curé Chandonnay invite les paroissiens et les notables propriétaires aux assemblées de fabrique.

Dans certaines paroisses, il paraît que seuls les anciens et les nouveaux marguilliers sont invités aux réunions.

Ailleurs, les assemblées regroupent soit plusieurs paroissiens, soit la majorité des paroissiens et sont tenues selon la coutume afin de procéder aux élections, de présenter les comptes ou de régler quelques affaires extraordinaires.

Monsieur le curé Chandonnay est le président des assemblées et il a une très grande influence auprès des marguilliers et des paroissiens.

Dans l'ensemble, le choix des fabriciens ne provoque aucun remous, mais il n'est pas dit que cette prochaine élection ne fera pas exception à la coutume. Il paraît que Robert Bergeron et ses acolytes sont en «cabale» à travers la paroisse. Le bonhomme Bergeron veut se présenter à l'élection! M'est d'avis que tout cela nous causera bien des soucis.



Magloire Martin a reçu une lettre dans laquelle un correspondant prénommé William lui donne des conseils pratiques sur la façon d'améliorer le jeu des enfants de Prologue au hockey.

Voici ces précieux conseils:

- 1-Pour vous aider à déjouer la défensive, promenez la rondelle de gauche à droite avec le bâton.
- 2-Essayez de garder vos positions et faites-vous des passes pour déjouer l'adversaire.
- 3-Essayez de vous procurer une rondelle de caoutchouc, ça glissera bien mieux sur la glace.
- 4-Si ce règlement existe, retirez votre gardien de but et ajoutez un autre joueur sur la patinoire.

Ma foi! Je trouve ces conseils fort intéressants et ils seront certainement utiles dans une prochaine partie.

Malheureusement, nous ne pouvons plus jouer au hockey sur la rivière La Serpentine. Il serait dangereux de s'y hasarder, car les glaces sont sur le point de partir.

Cependant, il serait grandement apprécié que l'un de nos correspondants prenne le temps de nous expliquer comment l'on doit jouer au baseball.

Peut-être, monsieur William pourra-t-il répéter son exploit.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Admiration pour Siméon Gautron

Prologue, mercredi 30 mars 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Comme hier, le soleil a laissé traîné ses rayons toute la journée sur nos pauvres têtes. Ses caresses ont été pareilles à celles d'un chat, chaudes et réconfortantes. En ces jours de faste et de bonne humeur, les habitants de Prologue sont «aux petits oiseaux»....d'ailleurs certains sont revenus de leur migration. L'air sent le printemps et un vent léger transporte les craquements de la terre qui se réveille. Encore aujourd'hui, le thermomètre s'est tenu sur la ligne du 40 degrés Fahrenheit.

Un peu partout, je vois hommes et bêtes mettre le nez dehors, histoire de s'aérer la caboche.

Quand je vois les beaux jours qui s'annoncent, je suis pris d'un grand désir de parler de la vivacité et de l'originalité des habitants du Canada.

Sachez chers amis, qu'un peu partout, les gens sont à la tâche, à leurs devoirs! Je ne vous citerai qu'un exemple qui évoque bien l'industrie des gens du Bas-Canada.

Il s'agit de Siméon Gautron, dit Larochelle, un cardeur originaire de Saint-Vallier de Bellechasse.

Je connais cet homme pour l'avoir rencontré lors d'une exposition à Montréal. Nous avons rapidement lié amitié et j'ai toujours eu une profonde admiration pour ce type d'homme entreprenant et solide comme du roc.

Certains habitants de Prologue aimeraient suivre ses traces.

Cet homme de talent s'est installé dans le village de Saint-Anselme de Dorchester, le long de la rivière Etchemin, dans la seigneurie de Lauzon.

De 1829 à 1844, il y a construit un moulin à carder, une scierie «à chasses verticales alternatives», une menuiserie, une forge, une fonderie et un moulin à moudre les avoines et autres grains que les habitants substituent souvent au blé pour leur consommation.

J'en ai déjà parlé à mon ami Magloire Martin, dit Tudor, le meunier de Prologue. Lui aussi, moud autre chose que du blé. De plus, il a fait installer les instruments nécessaires pour carder.

Il paraît que monsieur Robert Scott, le contremaître de la scierie, à l'instar de monsieur Gautron, aimerait jouxter à son moulin, une menuiserie dans le but de fabriquer des cercueils et des outils de cultivateurs et de bûcherons. Il doit, dans les jours prochains, parler de tout cela à monsieur Roger Lamarre!

Ma foi! Je ne sais si son projet verra le jour dans les termes qu'il entend parce que je sais que monsieur Lamarre est déjà en pourparlers avec le forgeron pour une fabrique de haches et de godendarts.

En 1848 et 1849, Siméon Gautron a travaillé à la construction d'un pont sur la rivière dans le but de relier Saint-Anselme à la vallée de la Chaudière.

À Prologue, il paraît que certains individus voudraient construire un pont qui relierait la seigneurie Prologue et la seigneurie de la Vadrouille.

Diantre! Il est certain que la réalisation d'un tel projet permettrait la circulation plus facile des hommes, des bêtes et des denrées de toutes sortes entre un territoire de peuplement plus ancien et un territoire de colonisation plus récent.

Le dernier projet de mon ami Siméon serait la construction d'une fabrique d'étoffe, de toile et de flanelle. Il paraît que c'est pour cette année. J'irai sûrement faire un tour dans le coin, histoire de vérifier comment vont les choses!

Comme vous le savez, le marchand général est un homme qui a beaucoup bourlingué. Et, pour reprendre une expression bien à lui «vinguienne de vinguienne», il en a vu du pays.

Ce matin, lors d'une visite au magasin général, je lui parlais justement de mon admiration pour Siméon Gautron.

Il m'a écouté religieusement ce qui, ma foi, m'a étonné vu que le marchand aime bien prendre toute la place et vous couper la parole.

Une fois mes litanies terminées, il s'est empressé d'ajouter: il n'y a pas que votre m'sieur Siméon qui est industriels!

Moi, je connais un certain Charles-Hilaire Têtu de Rivière-Ouelle. Que dire des cuirs de peau de marsouin corroyés et des cuirs des peaux de baleine produits par la maison Charles-Hilaire Têtu de Rivière-Ouelle, sinon que ces articles ont été prisés lors de l'exposition universelle qui s'est tenue au Palais de Cristal à Londres en 1851.

Cette vénérable maison produit également des huiles purifiées de marsouin, de loups-marins, de baleine et de capelan. Nul doute que monsieur Têtu aura encore un grand succès avec ses produits s'il est sélectionné par le jury canadien pour l'exposition universelle qui se tiendra à Paris en 1855.

J'étais sur le point de surenchérir lorsque le juge de paix est arrivé en trombe, l'air épouvanté. J'ai besoin d'hommes pour m'aider à maîtriser les malfaiteurs qui ont...

Il n'avait pas fini sa phrase que son fils est venu le joindre, le visage ensanglanté et l'air piteux.

— P'pa, ils m'ont échappé, a-t-il lancé avant de s'effondrer.



Chloé Lavoie a reçu une merveilleuse lettre du futur. Elle vient de l'équipe Vavite composée de Anat, Vicky, Xavier, Camille et Christine.

Ce que cette lettre nous apprend sur le futur est des plus malheureux.

Voyez par vous-mêmes:

— «Nous avons une information sur le métier d'herboriste. Notre titulaire nous a apporté une page du journal qui parlait de la phytothérapie (le mot phytothérapie veut dire un traitement des maladies par les plantes). Ceci menace la biodiversité présentement. Il y a un herboriste Cri qui a remarqué qu'il y a jusqu'à 50 000 plantes médicinales en voie d'extinction, dont l'échinacée, l'hydraste du Canada, l'actée à grappes, l'orme rouge et le kava kava. Le ginseng est maintenant protégé.»

— «Il y a une plante aquatique qui pourrait aussi disparaître. C'est l'acore d'Amérique de milieu humide. Elle est encore utilisée par les herboristes et par les Premières Nations. Elle se propage facilement par son rhizome et l'on devrait, autant que possible, en faire l'aquaculture. Toutes les plantes que l'ont vous a dit sont les plantes les plus susceptibles d'être rayées sur la surface du globe. Il n'y a plus beaucoup de respect pour la nature. Il faut que nous y voyions.»

Diantre! M'est d'avis que certains habitants de Prologue, peu scrupuleux, doivent y voir aussi. J'ai parlé de tout cela à la veuve Bernier, la grand-mère de Chloé Lavoie. Je crois bien l'avoir attristé pour des semaines entières!

M'est d'avis que certains chasseurs et trappeurs doivent y voir aussi. La tourte, autrefois si abondante, a presque totalement disparu de nos régions et le castor est également menacé. Ce ne sont là que deux exemples, je pourrais en citer plusieurs autres.

Ma foi! L'Homme va-t-il réussir à tout détruire? Pourquoi donc est-ce ainsi?

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

*Augustin Lebeau, journaliste*